

RENCONTRER L'AUTRE

Rencontrer l'autre, se reconnaître en elle, en lui, et prendre conscience de soi-même. Voilà ce que permet le théâtre, de l'identification du spectateur ou de la spectatrice au personnage, à la distanciation brechtienne ; et plus encore, voilà ce que permet la littérature.

Pendant ces semaines confinées, nous avons essayé de partager nos lectures et quelques titres de notre catalogue, pour nous rencontrer, échanger, vivre ensemble mais séparément. Ce numéro, consacré à la rencontre, aux rencontres des lecteur·rice·s avec les textes, mais aussi des metteur·se·s en scène, des auteur·rice·s, des dramaturges et des interprètes, tisse un lien de plus entre vous et nous, évoquant ce vers doux-amer de Baudelaire : « Hypocrite lecteur, – mon semblable, – mon frère ! » ●

Tous les deux mois, le billet numérique Aparté vous offre le point de vue sensible d'ami·e·s lecteur·rice·s, auteur·rice·s, comédien·ne·s, metteur·se·s en scène... sur des textes des éditions Théâtrales réunis autour d'un thème. L'occasion de (re)découvrir ces textes différemment.

Thème d'Aparté n° 10 (septembre 2020) : la fin. Pour vous abonner à nos lettres d'information numériques, [cliquez ici](#).

Merci aux ami·e·s de ce billet : Anne-Laure, Christian, Frédéric, Jean, Natalie et Vanasay.

Au sommaire de ce billet

page 2

- **Désir d'absolu.** *Und*, de Howard Barker (trad. Vanasay Khamphommala), par Natalie Dessay, comédienne, et Vanasay Khamphommala, dramaturge

page 3

- **Un monde moribond.** *Une puce, épargnez-la*, de Naomi Wallace (trad. Dominique Hollier), par Anne-Laure Liégeois, metteuse en scène
- **Une rencontre nécessaire.** *Tentation*, de Carles Batlle (trad. Isabelle Bres), par Jean de Pange, metteur en scène

page 4

- **Fugue initiatique.** *Isadora comme elle est belle et quand elle se promène*, de Milena Csergo, par Christian Taponard, comédien et membre du comité de lecture des Journées de Lyon des auteurs de théâtre
- **L'énigme humaine.** *Terminus*, de Daniel Keene (trad. Séverine Magois), par Frédéric Vossier, auteur et conseiller artistique au Théâtre national de Strasbourg

page 5

- **Petites lectures** pour aller plus loin



Désir d'absolu

Und, de Howard Barker, traduit de l'anglais par Vanasay Khamphommala, 2015



Natalie Dessay, comédienne, et **Vanasay Khamphommala**, dramaturge

Vanasay Khamphommala : Au départ, il y avait le désir de Natalie et Jacques Vincey de travailler ensemble. Avec Jacques, on s'est mis à la recherche d'un texte et j'ai pensé à ce monologue de Howard Barker (à qui j'avais consacré ma thèse) qui me semblait intéressant pour Natalie. Il y avait d'abord sa grande musicalité. Et puis quelque chose dans ce personnage qui oscille entre le sublime et le trivial, qui se confronte à un enjeu tragique tout en sachant faire preuve d'une certaine ironie, me semblait résonner avec Natalie. Je l'ai traduit et, un peu tremblants, on lui a envoyé le texte.

Natalie Dessay : Quand je l'ai lu la première fois, je n'ai rien compris, je dois dire. Et en même temps, j'ai trouvé ça lumineux. Sans comprendre où le texte allait, la langue retenait mon attention. Les images aussi : comme dans la peinture de Ruysdael dont il est question dans la pièce, des images très fortes naissent à l'intérieur du texte, sans qu'on puisse leur assigner immédiatement de signification claire. Mais elles ont une qualité de présence, d'évidence. Je suis très sensible à la qualité poétique des textes, plus qu'aux situations dramatiques, même si celle de *Und* est très forte. Quelque chose me parlait dans ce personnage qui

s'efforce de rester droit à l'approche de la mort, qui flanche parfois, cette oscillation entre la figure de l'aristocrate et la figure de la Juive. *Und* marche sur un fil, elle tombe, elle se relève malgré tout. Dans ce texte, le désir et la peur se mélangent, ce qui était aussi un peu ma manière d'aborder le projet.

VK : Oui, le projet faisait peur, parce que le texte est d'une difficulté redoutable. Il ne parle pas seulement de faire face à un enjeu : il est en soi un enjeu auquel il faut faire face ! Je me souviens très bien du premier jour de travail, de ce mélange de désir et d'angoisse. Natalie est arrivée en retard, et on était dans la même situation que *Und* au début du texte, un peu fébriles, à attendre et à faire semblant de ne pas être stressés. Mais en vrai, c'était très impressionnant pour moi d'entendre Natalie, dont je connaissais bien le travail lyrique, dire le texte que j'avais traduit.

ND : Pourtant, c'est aussi cette difficulté qui m'a attirée, la rigueur, la discipline que ce texte demande, ne serait-ce qu'au niveau de la mémoire – et la pièce parle aussi de cette question de la mémoire. C'est un texte exigeant, qui refuse la pensée conventionnelle et nous oblige à nous dépasser, à ouvrir de nouveaux horizons de pensée. Il parle profondément de notre manière de négocier avec notre désir d'absolu. Il est semé de pièges : on tombe souvent, il faut surmonter le découragement. Mais à ce moment-là on découvre aussi la force qu'il donne lorsqu'on le tient.

VK : Oui, il y a un petit côté Sisyphe, dans tout ça... Ça me fait penser à Beckett, aussi.

ND : Et de Sisyphe, Camus écrivait qu'il faut l'imaginer heureux. D'ailleurs, l'une des choses troublantes dans ce texte, aussi, c'est de faire se côtoyer des moments de grande intensité tragique et des choses infimes, qui peuvent sembler insignifiantes, d'une grande douceur : le portrait de cet

homme au café, par exemple. Ce sont aussi ces contrastes qui donnent au texte sa complexité et sa richesse. Il ne va jamais là où on l'attend.

VK : Sauf peut-être dans son dénouement. En même temps, il n'y a pas de grand suspense, tout le monde va vers la mort ! Barker a cette phrase que je trouve magnifique et que *Und* illustre merveilleusement : « La question principale que pose le récit tragique est celle-ci : comment la mort est-elle atteinte par le protagoniste ? Vu sous cet angle, tous les méandres de l'intrigue ne sont que *prévarication...* »

ND : Pour ce qui est de ces contrastes, en tout cas, le travail est allé dans le sens du texte, entre les répétitions qui étaient d'une grande intensité (on ne pouvait travailler que quelques heures) et quelque chose d'assez doux.

VK : Il faut dire que sur cette question du goût de la difficulté, et de la jouissance qu'on peut avoir à la dépasser, on s'est tous très bien trouvés dans l'équipe de création du spectacle ! Et puis le processus de répétition qu'on a eu pour cette création nous a aussi permis d'appivoiser le texte, et de nous appivoiser par la même occasion. Pendant un an et demi, à cause des contraintes d'agenda des uns et des autres, on s'est retrouvés deux ou trois jours tous les deux mois environ. Rétrospectivement, je crois que c'était des conditions idéales pour aborder ce travail. Il fallait laisser le texte venir à nous, laisser aux images qui s'y déploient le temps de s'épanouir. Le texte, très anglais à cet égard, parle de thé : il fallait que ça infuse. Le projet scénographique, par exemple, est né presque un an après le début du travail.

ND : Oui. Ça m'a d'ailleurs obligée à travailler sur la patience qui n'est pas mon point fort ! ●



Un monde moribond

Une puce, épargnez-la, de Naomi Wallace, traduit de l'anglais par Dominique Hollier, 2007

Anne-Laure Liégeois, metteuse en scène

C'était il y a longtemps déjà. En 2012. *Une puce, épargnez-la* de Naomi Wallace à la Comédie-Française dans le Théâtre Éphémère. Le titre, il m'a fallu un peu de temps pour le prononcer dans l'ordre. Il a fallu que je lise John Donne, poète du XVI^e siècle, pour le comprendre et donc pouvoir m'en souvenir. Il m'a encore fallu son aide pour comprendre qui était cette « Puce » qui, tout en répandant la maladie et la mort, était médiatrice de l'amour.

Aujourd'hui quand je pense à elle, à la Puce, à la pièce, à nous, surgissent devant moi : Julie Sicard dont le jaune moutarde de la robe jouait avec ses cheveux roux ; Catherine Sauval et ses gants rouges – j'aurais aimé qu'elle trempe chaque soir ses mains dans du rouge sang ; le noir profond des corbeaux, que nous étions allés chercher dans la vallée de l'Œil, qui se prolongeait dans le velours de la veste de Guillaume Gallienne ; la bassine fumante sur la tête de Christian Gonon ; l'orange éventrée dans la main de Félicien Juttner ; les gris et les dos tendus des tableaux de Hammershøi tant regardés ; la lumière oblique des Vermeer ; les fenêtres quadrillées des Dirck Hals ; il me reste Bach ; le clavecin désaccordé. Il me reste des images arrêtées et des sons stridents. Il me reste une terrible sensation de dissonance, de

violence, de celles provoquées par la maladie ou par le désir moribond. Une odeur fétide. Une odeur de vinaigre aussi, celui répandu en temps de peste. Une odeur de soufre, celle des fusils des révolutions, mais odeur vague, dehors, loin, qui ne s'affirme pas comme telle, une révolution impossible, des classes sociales en corps à corps sans se heurter.



© Christophe Raynaud de Lage

En ces temps de confinement, comment ne pas penser à *Une puce* ? Éviter peut-être même d'y penser, à ces quatre enfermés ensemble alors que plus rien ne les lie. Enfermés pour une quarantaine de plus qui sera fatale. Comment ne pas faire surgir au milieu de ma nuit ces corps qui hurlent pour appeler au changement d'un monde en train de trépasser ? Ce sont les mots de Kabe, prêchant, qui finalement résonnent le plus : « au bord d'une tempête de chaos éternel. Le maire prête au Roi l'argent des orphelins, et le Parlement ne fait rien. Ils touillent leur soupe avec nos os. L'herbe envahit White Hall et nul bateau ne bouge sur la rivière, si ce n'est pour partir en guerre. Si nous ne résistons pas, nous ne serons plus que fumier sur la face de la terre. Je vous le dis : ne restez pas à genoux. Debout ! Debout ! Mais par où commencer ? » ●



Une rencontre nécessaire

Tentation, de Carles Batlle, traduit du catalan par Isabelle Bres, 2006

Jean de Pange, metteur en scène

À la lecture, *Tentation* m'avait tout autant sidéré qu'effrayé. J'étais fasciné par la forme (brillante et se jouant des codes du théâtre comme de ceux du cinéma), mais effaré par le tragique et la cruauté que le texte donnait à entendre. Je n'ai pas mis bien longtemps à me décider à le monter. J'y voyais – et j'y vois toujours – un texte nécessaire. Un texte de mon temps. Un texte européen.

Les répétitions n'ont pas été faciles : se confronter chaque jour à la noirceur de l'œuvre fut une épreuve pour l'équipe. J'étais encore un metteur en scène peu expérimenté et je ne l'avais pas anticipé.

Je m'attendais encore moins à la réception du public : il était secoué par le spectacle et le climat qui suivait les représentations était lourd et oppressant. Je me souviens que les comédiens vivaient assez mal de n'avoir que peu d'échanges avec les spectateurs. Comme si ceux-ci restaient effrayés, effarés. Et comme s'ils leur (et nous) en voulaient de tant d'inhumanité. De tant d'obscurité... Nous étions en 2005. L'immigration clandestine et son lot d'horreurs ne parvenaient alors que par bribes à nos oreilles. Aujourd'hui je pense (avec tristesse) que si le texte était remonté, le cynisme écœurant du personnage de Guillem résonnerait de manière plus

sensible : il serait peut-être plus « accepté ». En effet, depuis notre création, la « traite humaine » (entre autres) est un sujet qui n'est que trop rentré dans la conscience de chacun. Et ce sont des dizaines de canots de fortune – à l'image de celui qu'emprunte le personnage d'Aixa pour rejoindre l'Espagne – qui ont chaviré au large de Gibraltar.

Tentation est une tragédie contemporaine. Qui en dit beaucoup sur la face cachée de notre humanité. Il est terrible de constater que Carles Batlle avait, si précocement, fait preuve d'une telle acuité... ●



Fugue initiatique

Isadora comme elle est belle et quand elle se promène, de Milena Csergo, 2019

Christian Taponard, comédien et membre du comité de lecture des Journées de Lyon des auteurs de théâtre

Isadora erre dans la ville, elle se promène, elle court, elle va, elle fuit, sans répit. Son regard sur le monde oscille sans cesse entre émerveillement et terreur.

Envoyée pour acheter des framboises par une mère dont la voix obsédante la hante, elle se perd dans les méandres et les possibles d'un univers trop vaste pour elle, forêt urbaine qui à chaque instant pourrait l'engloutir. Elle va rencontrer des êtres qui ne sont plus déjà complètement humains, des animaux fabuleux, et l'aventure à chaque coin de rue.

Quant au garçon-cheval qui la prend sur son dos, il est porteur de toutes les promesses sexuelles et de tous les dangers. L'innocence d'Isadora est une malédiction, mais les oiseaux veillent, qui lui permettront de quitter définitivement les pesanteurs terrestres.



© Émile Zeizig - Mascarille

Chaque vague de cette puissante écriture poétique et musicale, d'une implacable rigueur, nous emporte, tout au long d'une fugue de mots qui se déploie en d'irrépressibles mouvements de sensations et de couleurs. Chacun de ces mots est une blessure et une délivrance. Le texte se déroule telle une immense vague déferlante, imprévisible, avec les flux et les reflux incessants de ses inquiétantes marées, ses emballements, ses épuisements, ses accalmies et ses promesses...

Isadora nous fascine et nous inquiète. Nous voudrions la sauver, mais nous savons trop qu'elle court vers un destin que personne ne peut empêcher. Le chemin de son initiation est tracé depuis toujours, comme dans les sombres contes de notre enfance... ●



© Jean-Louis Fernandez

L'énigme humaine

Terminus, de Daniel Keene, traduit de l'anglais par Séverine Magois, 1999

Frédéric Vossier, auteur, conseiller artistique au TNS

Qui est John ?

On ne sait pas. Être à part. Solitaire. L'homme de nulle part : on ne sait pas d'où il vient, on ne sait pas où il va. Il erre, tel un rôdeur, dans cette zone périphérique. Espace des « non-lieux » : flottant et sans identité, pour une humanité invisible, infâme, abandonnée à elle-même. On sait que Daniel Keene aime traverser ces zones à travers son écriture, qu'il y trouve des expériences humaines en transition, indéfinies, ouvertes au sens, mais seulement ouvertes... qu'on ne peut jamais refermer.

John est un homme-loup, réductible à ce que le philosophe Giorgio Agamben appelle la « vie nue ». Une vie resserrée entre l'animal et l'humain, au seuil de la société. Et pourtant, cet homme, meurtrier d'un jeune adolescent de quinze ans – cela, on le sait, c'est tout ce qu'on sait de tangible sur lui –, il peut tuer sans raison, le fameux « déraillement » de Roberto Zucco dans la pièce homonyme de Koltès – cet homme parle comme nul autre – il porte un regard acéré et cryptique sur le monde, les choses, sa parole est d'une charge poétique envoûtante et berçante – et voilà qu'il rencontre la sœur du jeune adolescent qu'il a tué – voilà qu'ils se rencontrent dans une proximité affective et sexuelle inattendue, monstrueuse, boulever-

sante et scandaleuse. Naissance d'un sentiment. Notre entendement vient achopper sur cette rencontre et cette naissance. Rencontre shakespearienne... Non, cela n'est pas possible, c'est insoutenable. C'est une des rencontres les plus insoutenables de l'histoire des textes de théâtre. Et c'est là, à cet endroit de l'impossible, que Keene se révèle génial et insurpassable : dans ses tentations et tentatives d'exploration des contradictions morales et comportementales de la psyché humaine, aussi noueuse qu'imprévisible, à travers des rencontres improbables. Que deviennent-ils, lui et la sœur du gamin tué, pendant cette rencontre ? Ne seraient-ils pas seulement ce que la rencontre révèle ?

Qui est John ?

On n'en saura pas davantage. Il y a des êtres dangereux, insondables et obscurs. On peut les rencontrer parfois, ils frappent avec la « violence de l'ennemi » ou la « douceur de la fraternité » (encore Koltès, quelque part...). M'est avis que celui-là, ne vaut mieux pas le rencontrer, mais plutôt l'écrire, en toute nécessité. C'est l'audace impressionnante de Keene.

Jean-Pierre Vincent a toujours eu raison d'affirmer que le théâtre n'a pas pour fonction de résoudre des énigmes, mais de les exposer. John représente une métaphore-limite de l'énigme humaine. ●

Petites lectures pour aller plus loin

La rencontre au cinéma

- Denise Bonal, *Les Pas perdus* (*Drôle d'endroit pour une rencontre*, de François Dupeyron)
- Yana Borissova, traduit du bulgare par Sacha Carlson et Galin Stoev, *Les Gens d'Oz* (*Rencontre du troisième type*, de Steven Spielberg)
- George Tabori, traduit de l'allemand par Maurice Taszman, *Weisman et Copperface* (*Quand Harry rencontre Sally*, de Rob Reiner)

La rencontre en musique

- Israël Horowitz, traduit de l'anglais par Delphine Lanson, *La Marelle* (*Première rencontre*, de Françoise Hardy)
- Yves Lebeau, *Les Noces* (*Rencontres*, de Grand Corps Malade)
- Lola Molina, *Seasonal Affective Disorder – Trouble affectif saisonnier* (*J'ai rencontré l'homme de ma vie*, de Diane Dufresne)

La rencontre en peinture

- Michel Azama, *Zoo de nuit* (*À la rencontre du plaisir*, de René Magritte)
- Esther Gerritsen, traduit du néerlandais par Monique Nagielkopf, *Le Jour, et la nuit, et le jour, après la mort* (*La Rencontre*, Gustave Courbet)